

PHAS
Projet d'histoire de l'activisme
sida

Transcription d'entretien 2015.002

Sujet :	Karen Herland
Entretien réalisé par :	Gary Kinsman et Chris Hurl
Endroit :	Montréal, Québec
Date :	23 mars 2015

le 23 mars 2015

Personnes présentes : Karen Herland – KH
Gary Kinsman – GK
Chris Hurl – CH

[DÉBUT DE LA TRANSCRIPTION]

GK : Cet entretien a lieu avec Karen Herland et se déroule le 23 mars 2015 à Montréal. Nous commençons tous nos entretiens en posant les mêmes questions afin d'établir des points de référence communs. Voici la première : te souviens-tu du moment où tu as entendu parler du sida pour la première fois?

KH : J'essaie de m'en rappeler, mais je ne me souviens honnêtement pas de la première fois où j'ai entendu parler du sida. Contrairement à la plupart de mes étudiants qui ont grandi en côtoyant le sida, je sais qu'il y avait une époque sans sida et une époque où ce dernier a fait surface – je ne me rappelle simplement pas du moment où tout a commencé. J'avais toujours cette idée en tête que cet enjeu devait être adressé et que cette communauté ne se faisait pas entendre. Enfin, voilà comment je voyais les choses – que cette conversation devait avoir lieu et que je ne me rappelais pas d'avoir déjà pensé autrement.

GK : Te souviens-tu de tes premières lectures sur le sida ou de publications qui t'auraient servies de points de référence?

KH : À l'époque – je ne m'étais pas remémorée à quel point c'était vrai avant de visionner à nouveau les vidéos de Mark S King tournées à Montréal lors de la conférence de 1989 – mais à l'époque, mes activités politiques...Il y avait beaucoup d'efforts féministes liés au mouvement des femmes, mais j'étais surtout impliquée dans l'organisation et les communautés anarchistes à l'époque de la conférence sur le sida; j'étais active au sein de la librairie anarchiste. Je faisais partie de cette collective et de celle du café, donc la majorité de mes lectures étaient tirées des publications que nous recevions. D'une part, il y avait ces choses vraiment extrêmes et bizarres d'Earth First!, qui affirmait plus ou moins que le sida était un remède afin d'éliminer les humains de la planète et de laisser plus d'espace au monde naturel. Il y avait donc cette représentation vraiment extrémiste et insolite du VIH. Je lisais aussi Mother Jones et les publications gaies et queer telles que Rites. Je fus donc exposée très tôt à une multitude d'opinions et de manières de traiter de la situation – mis à part les nouvelles d'actualité, j'imagine que celles-ci m'ont servi de points de référence.

Je me suis impliquée dès le tout début en commençant par Comité SIDA Aide Montréal vers le milieu des années 1980. J'avais aussi ma carrière. Après mes études féminines et mes études en journalisme, j'ai beaucoup travaillé dans le communautaire en prenant part à des plans de création d'emploi financés par l'assurance-emploi à l'époque. Je m'impliquais donc dans une multitude de projets différents. J'ai travaillé en collaboration avec À deux mains, une clinique de

santé jeunesse semblable à la clinique Hassle Free de Toronto. J'ai aussi travaillé avec DES (diéthylstilbestrol) Action Canada, un groupe qui avait pour but de sensibiliser les jeunes quant aux répercussions possibles de la prise de certains médicaments par leurs mères avant leur naissance. Comme j'avais certaines connaissances en matière de santé et que j'avais des antécédents en travail communautaire, j'ai commencé à faire de l'éducation liée au sida à travers le CSAM (Comité SIDA Aide Montréal) directement après sa création vers le milieu des années 1980.

GK : Te souviens-tu des rôles que tu as occupé au sein du CSAM?

KH : Tout à fait. Elle a été la première organisation cadre de lutte contre le sida et j'étais impliquée à plusieurs niveaux. J'étais chargée de former les bénévoles pour la ligne téléphonique Info Santé, qui se trouvait à être un service d'urgence destiné aux gens qui s'interrogeaient sur le VIH/sida. J'étais la directrice ou la coordinatrice adjointe de l'éducation et de la communication, donc j'aidais à concevoir des pamphlets et d'autres publications semblables. À un certain moment, je travaillais spécifiquement avec un groupe de lesbiennes et de gais latinos à Montréal; je participais à des efforts de sensibilisation avec eux et je les aidais à développer des outils connexes au VIH/sida afin qu'ils puissent les mettre en œuvre dans leurs centres communautaires. Je faisais donc également des trucs du genre à l'époque... Je m'occupais surtout de former les bénévoles et j'étais chargée des individus prêts à témoigner – c'est-à-dire de visiter les groupes communautaires, les lieux de travail ou tout autre endroit où les gens voulaient rencontrer une personne vivant avec le VIH/sida afin d'avoir des tête-à-tête ou des rencontres en petits groupes afin de parler de cette réalité. Vers le milieu et la fin des années 1980, les gens voulaient vraiment avoir ce genre d'expérience directe et ces interventions étaient très populaires. J'étais donc chargée d'organiser ces sessions de témoignage et ce n'était pas toujours chose facile en raison des demandes très insolites des gens. Je me faisais dire des choses du genre : « On ne veut pas un homme gai. On veut quelqu'un... » [rires] « On veut quelqu'un de jeune. Il faut que ça soit une femme. » C'était donc parfois assez casse-tête.

GK : Compte tenu de ton implication, nous avons en fait deux questions pour toi. Pour commencer, comme ce fait est ressorti dans plusieurs endroits où nous avons conduit des entretiens, nous nous intéressons à ces moments de rupture entre les personnes vivant avec le VIH/sida et les organismes de lutte contre le sida alors que ceux-ci se développaient. Pour tout dire, ces scénarios se sont déroulés différemment en fonction des endroits où ils prenaient place. Te souviens-tu si quelque chose de semblable s'est produit ici?

KH : Bien, tout à fait. Le CSAM représentait un scénario très particulier. Au sein de la communauté gaie, l'ARMS (l'Association des ressources montréalaises contre le sida) fut l'acronyme de la toute première organisation – un scénario défini par les discussions de salon et le soutien par les pairs – qui se trouvait à être très communautaire, très organisée et très axée sur les services de première ligne. Je crois que CSAM marquait probablement le début d'une ère que beaucoup qualifient maintenant de « professionnalisation » du sida. Cette organisation cadre avait donc un comité « par et pour » les personnes vivant avec le VIH – le CPAVIH (Comité des personnes atteintes du VIH du Québec) – qui, après avoir pris forme au sein de ses rangs, a éventuellement fait bande à part. Il y avait aussi un projet à l'intention des hommes gais qui opérait autour des bars, des saunas et des

centres communautaires nommé Séro Zéro – quelques années après, il prendrait la forme de l'organisme Rézo. Il y avait l'équivalent anglophone, soit l'ACCM (AIDS Community Care Montreal), qui a fini par faire bande à part. Le CSAM représentait une sorte de structure commune. Ainsi, certains éléments tels que les services de counselling et la ligne de santé y étaient rattachés. Je crois qu'il y avait un mécontentement ou un conflit grandissant entre cette multitude de groupes naissants. J'ignore si le GAP-VIES (Groupe d'action pour la prévention de la transmission du VIH et l'éradication du sida) – qui se trouvait à être un groupe desservant la communauté haïtienne – a pris racine au CSAM ou s'il a pris forme de façon indépendante. Mais il est évident que d'une certaine façon, le fait que le CSAM tentait de rejoindre tout le monde faisait en sorte qu'il n'était pas du tout inclusive; il tentait de trop faire et de poursuivre trop de pistes. Ainsi, chaque groupuscule qui jaillissait de ses rangs en venait à être frustré pour de multiples raisons. Car il ne donnait pas priorité aux personnes vivant avec le VIH. Car ses services n'étaient pas adéquatement bilingues. Car il ne tenait pas compte des autres communautés culturelles. Ces tensions étaient donc bien réelles.

Je relisais des articles sur ces enjeux à l'époque et je ne me rappelle pas de ce fait lorsque j'y travaillais – j'étais plutôt jeune à cette époque – mais certains individus trouvaient qu'il était trop axé sur la mort et qu'il ne portait pas suffisamment attention au fait de vivre avec le VIH. Je me souviens d'avoir lu ce constat. Je ne me rappelle pas spécifiquement si c'était le cas, mais je crois cette affirmation.

Lors de son entrée en fonction, la directrice générale avait affirmé que son frère venait de mourir du sida – donnant par ce fait une crédibilité à son expérience directe. De plus, ce dernier possédait une assurance-vie qui, malgré les démêlées existantes avec la compagnie d'assurance qui ne voulait pas payer, affirmait que son état était une condition préexistante au moment où la couverture lui fut accordée [une situation que le CSAM devait gérer sur une base régulière] et serait éventuellement versée au CSAM.

Beaucoup d'argent a été emprunté en supposant que cette assurance-vie serait versée – il s'est avéré qu'elle n'existait même pas (je ne suis pas convaincue que le frère existait également).

Je crois qu'elle a été condamnée pour fraude...

Cette rupture était importante car elle marquait effectivement la fin du CSAM. Les critiques liées au fait que le groupe manquait de vision communautaire, que ses efforts étaient trop éparpillés, qu'il était trop « professionnel » et ainsi que suite... furent évoquées comme pièce justificatrice lorsque les groupes aux ressources limitées ont pris les projets en charge et démantelé le CSAM – une situation que j'ai trouvée très difficile à gérer à l'époque. Je n'occupais pas un poste particulièrement important au sein de l'organisme, mais je crois que même mes patrons ignoraient ce qui se tramait avant que tout remonte à la surface en l'espace d'une semaine... J'ai réalisé ce qui se passait au moment où le centre a fermé ses portes et je me suis retrouvée sans emploi.

GK : Te souviens-tu de l'année où ces choses se déroulaient?

KH : Je sais que c'était en octobre car cela c'est passé avant que je quitte pour Boston afin de fêter l'Action de grâce. C'était donc en 1987.

GK : O.K. Quant à l'autre question... Tu as mentionné qu'il y avait ce groupe qui desservait la communauté haïtienne?

KH : Le GAP-VIES.

GK : Te souviens-tu de préoccupations soulevées par les représentants de la communauté haïtienne en lien au racisme ou d'autres enjeux d'intérêt? Si le CSAM adressait ces derniers, sais-tu comment il s'y prenait?

KH : Enfin, il y avait cette question importante de sensibilité culturelle. Je crois que le fait d'être à l'intérieur ou à l'extérieur de la communauté était un enjeu de taille. Le racisme était adjacent ou intégré à ces différences, mais je crois qu'il y avait cette question plus grande de connaître, de comprendre et de faire partie de la communauté. Je suis certaine que le racisme a joué un rôle important. Le sida fut un catalyseur qui permit de rassembler certaines communautés, mais il fit également ressortir des différences importantes – je crois que l'appartenance culturelle figurait parmi elles. J'ai récemment entendu parler de statistiques liées aux répercussions sur la communauté haïtienne de Montréal au début de l'épidémie – plus drastiques que la majorité des endroits en Amérique du Nord – qui affirmaient que cette dernière représentait 70 % des cas d'infection au VIH. Le fait que j'ignorais cette réalité à l'époque en dit long. Pendant cette période, il y avait ce médecin de santé publique – le docteur Alix Adrien était haïtien et occupait une place importante dans la hiérarchie de la santé publique – qui faisait vraiment office d'intermédiaire entre la communauté et les organismes plus officiels, les programmes et les preneurs de décisions.

GK : Tu étais donc impliquée au sein d'une organisation de lutte contre le sida naissante. Quand as-tu réalisé ou commencé à réaliser que le sida n'était pas un simple problème médical et qu'il soulevait également d'importantes questions politiques ou militantes?

KH : Bien, pour tout dire, je crois que ces constats étaient inversés pour moi. Je le voyais comme une question de justice sociale avant de le concevoir comme un enjeu de santé. Pour moi, les questions étaient les suivantes : D'où vient cette stigmatisation? Comment est-elle construite socialement? Comment cela est-il relégué aux « autres »? J'imagine que cette question liée aux approches exceptionnalistes a été abordée depuis, mais je réfléchissais également au fait que le dépistage des contacts ne faisait aucun sens pour ce qui est du VIH/sida. Comment ces paramètres ainsi que ces enjeux d'anonymat et de confidentialité entraient en compte... Toutes ces choses précédaient probablement ma compréhension particulière de certaines composantes liées à la transmission ou au partage d'information. Enfin, je veux dire qu'elles ont fortement façonné ma compréhension de cet enjeu et ma façon d'y répondre compte tenu du contexte dans lequel je me trouvais.

GK : Donc, tu as indiqué auparavant que tu étais très impliquée dans le mouvement anarchiste avant la conférence sur le sida de Montréal. Nous demandons toujours aux gens de parler des types d'expériences et de perspectives politiques qui informèrent leur activisme lié au VIH – pourrais-tu nous en dire davantage?

KH : Bien, j'étais surtout affiliée à la communauté anarchiste au tout début. J'avais également un bagage féministe qui datait de mon parcours scolaire – particulièrement de mes années universitaires. J'avais suivi des cours en études féminines à l'Institut Simone de Beauvoir et j'avais également étudié à l'École des affaires publiques et communautaires de Concordia. Le fait qu'il y avait cette école au sein de l'université permettait vraiment d'illustrer à quoi ressemblait une approche interdisciplinaire en matière de politiques – comment l'histoire, les sciences politiques, l'économie et la sociologie agissent les unes sur les autres et s'influencent mutuellement. Il y avait également ces deux autres morceaux... Je faisais beaucoup de travail communautaire et j'en suis venue à me frotter au milieu anarchiste [rires] Comme je t'ai déjà dit, je m'impliquais au sein de la librairie collective. J'y travaillais régulièrement. Je faisais également de la radio communautaire et je m'impliquais auprès du collectif des femmes. J'ai donc également fait beaucoup d'organisation politique dans ces contextes. Je m'impliquais auprès d'un café anarchiste situé dans la communauté Milton Parc, un espace élaboré afin de contrer la gentrification dans le ghetto McGill. J'étais également active dans cette sphère. Tous ces morceaux différents ont informé des efforts soutenus auprès de la communauté et de divers organismes qui connurent un succès [rires] et un potentiel variable. Je n'avais jamais sérieusement réfléchi à la plupart de ces enjeux, mais j'étais constamment exposée à une perspective relativement critique en matière de politiques, de gouvernement et de prise de décision. J'ai donc commencé à appliquer cette bonne dose de scepticisme dans l'ensemble de mes efforts organisationnels.

GK : Nous passons à l'époque où Réaction SIDA voit le jour. Je sais que Réaction SIDA fut formé suite au meurtre de Joe Rose. Tu pourrais peut-être nous parler un peu de lui et de la réaction des gens suite à ces événements.

KH : C'est plutôt cocasse... Tout s'est déroulé simultanément. En raison de mon expérience en matière d'organisation communautaire et de l'importance que j'accordais à ces efforts... Je me suis littéralement réveillée un matin de mars en pensant : « Oh mon dieu, la conférence sur le sida commence dans trois mois et nous n'avons rien préparé. » C'était comme si j'étais soudainement responsable d'organiser quelque chose. [rires] Qui sait? Nous en étions donc là : « Nous n'avons rien préparé et nous devons nous organiser. » C'était plutôt vague dans ma tête. Je ne suis pas certaine, mais je crois que je pensais que le fait d'avoir des pamphlets et des affiches serait suffisant. Ça serait parfait! [rires] Mais bon, je me suis dit : « D'accord ». Et j'étais une jeune femme avec... Je crois que j'avais les cheveux verts à l'époque. Je ne savais pas à quel point j'allais être crédible dans ce contexte, surtout en tant que femme. Donc, la première chose que je me suis dite était : « O.K., j'ai besoin de travailler avec un homme gai. Qui vais-je appeler? » J'ai passé un coup de fil à Eric Smith car nous étions amis quand j'étudiais en journalisme. Il bossait au McGill Daily alors que j'étais au journal étudiant de Concordia et nous nous connaissions depuis des années. Je lui ai donc dit « Eric, il faut faire quelque chose » et il m'a répondu « O.K., organisons une réunion. » J'ai répliqué que je faisais partie du collectif de la librairie anarchiste, que nous avons un espace libre dans l'immeuble et la réunion pouvait être tenue à cet endroit. C'était carrément l'équivalent communautaire du « nous avons une grange et une cause, organisons un spectacle » de Mickey Rooney. C'était exactement ça. J'ai donc organisé cette réunion à cette époque où l'Internet ne faisait pas partie de nos vies. C'était des appels, du bouche à oreille et des discussions de bars – blah, blah, blah. Je crois que le nombre de personnes qui se sont pointées se chiffrait entre 35 et 40. Notre question principale était de déterminer quoi faire à propos de cette conférence qui

approchait. C'est lors de cette réunion que Joe Rose a été mentionné. De nombreuses personnes présentes étaient furieuses que Joe Rose avait été assassiné sur un autobus le 19 mars 1989 alors qu'il rentrait chez lui.

Joe Rose était un jeune homme gai – tout le monde se souvient de ses cheveux roses. Je ne le connaissais pas personnellement, mais il était un homme gai séropositif dans la vingtaine. Je crois qu'il avait plutôt le sida à ce stade, mais cette distinction n'était pas importante en 1989. Dans la plupart des cas, si un docteur t'annonçait ta séropositivité, tu en étais déjà au stade du sida. Il était donc malade et il retournait chez lui en soirée avec un ami – je crois qu'ils se dirigeaient vers le métro Frontenac ou qu'ils ont pris le métro et débarqué à cette station afin de prendre l'autobus. Quoi qu'il en soit, un groupe de skinheads ou de jeunes hommes – les témoignages des gens diffèrent à ce sujet – ont commencé à les harceler car ils étaient différents. Ils étaient clairement ce qu'on appellerait maintenant non-conformistes de genre, mais à l'époque, ils avaient simplement une apparence particulière. Ils étaient étranges. Une bagarre a éclaté et Joe s'est fait poignarder – il est mort pendant la nuit ou peu de temps après. Tout cela s'est passé alors que nous commençons à nous organiser. Lors de la rencontre... Mon but était de nous rassembler afin de parler de la conférence. Beaucoup de personnes présentes ont suggéré d'organiser une veillée aux chandelles. Nous devons faire quelque chose afin de souligner la mort de Joe Rose car tout venait juste d'arriver et il s'agissait d'un enjeu important. Je garde quelques souvenirs de cette réunion. Je me souviens qu'Erwin Block – un journaliste de la Gazette – était présent et que de le faire sortir ne fut pas chose facile. Il ne comprenait pas pourquoi nous ne voulions pas de couverture médiatique – nous pensions simplement que le moment était mal choisi d'élaborer une stratégie médiatique de relations publiques alors que nous en étions à notre première rencontre. Il y avait donc une certaine frustration en lien à cette situation. Je me souviens aussi d'avoir été un peu déconcertée par le fait que tout le monde voulait parler de Joe Rose... Mes pensées étaient plutôt : « Non. Nous devons organiser cette conférence. Pourquoi parlons-nous de Joe Rose? » D'autre part, je commençais à réaliser que c'était un bon moyen de commencer à travailler ensemble de façon concrète, d'apprendre à se connaître et d'établir un but à court terme qui nous permettra de renforcer nos liens et de réaliser des interventions subséquentes. Nous avons donc commencé en organisant une veillée et nous avons tenu des réunions en lien à la conférence par la suite. Pour ce qui est de l'organisation précédant la conférence, le travail d'Eric fut vraiment incroyable. Comme je t'ai déjà dit, ma vision consistait à offrir des feutres [rires] et des collations sur place. De manière totalement incroyable – grâce à cette même coopérative d'habitation de Milton Parc et aux liens qu'il entretenait avec cet endroit – Eric est parvenu à nous décrocher un espace au coin des avenues du Parc et des Pins. Bien que l'endroit n'était pas vraiment proche de la conférence, un court trajet de bus accompagné d'une marche raisonnable permettait de s'y rendre. Il l'avait équipé avec toute la technologie de pointe de l'époque – c'est-à-dire une télé, un télécopieur, des ordinateurs, des imprimantes médiocres ainsi que le fameux papier d'affiche que j'affectionnais tant [rires]. L'espace nous a servi de quartier général pendant la durée de la conférence et c'est entièrement grâce à lui. Il a tout organisé.

GK : Nous allons devoir lui parler.

KH : Oh, vous allez devoir le rencontrer. [rires] Il est super.

GK : Absolument. Nous allons revenir au centre activiste dédié à la conférence. Alors, comment Réaction SIDA est-il parvenu à s'organiser, à prendre des décisions ou à faire ces choses qui furent soulevées lors de la première réunion... Était-elle en mars?

KH : Ouais, c'était en mars...

GK : ... et la conférence avait lieu en juin.

KH : Nous nous réunissions régulièrement. Nous avions des petits sous-comités. Un groupe chargé d'établir des liens avec ACT UP New York et AIDS ACTION NOW! – de leur faire savoir qui nous étions, où nous étions et comment nous trouver ainsi que de leur demander ce qui devait être fait et de quelle façon... En bout de ligne, de leur demander comment nous rendre utile et coordonner nos efforts. Il y avait donc toutes ces choses qui suivaient leurs cours. Il s'agissait vraiment... d'une simple série de réunions. C'était une période tellement chargée pour moi que je n'ai pas vu le temps passer entre notre première réunion et le début de la conférence. Le fait que nous avons été en mesure d'accomplir quoi que ce soit est plutôt choquant – je crois que cela explique pourquoi le groupe n'a pas vraiment continué d'exister après la conférence.

GK : Génial. Je crois que cette question permettrait de faire le point sur les tensions entre militants lors de la conférence. Tandis qu'AIDS ACTION NOW! prenait la forme d'un ensemble de groupes de travail menés par un comité directeur, la prise de décision au sein d'ACT UP New York était effectuée en fonction d'un modèle semblable aux assemblées générales. Comment étaient-elles prises au sein de Réaction SIDA?

KH : Le groupe opérait surtout selon un modèle de consensus. Nous n'étions pas nombreux et ce n'était pas si complexe. Nous définissions donc des tâches avant de les déléguer à un sous-comité ou de s'en acquitter collectivement. Ces deux modèles de prise de décision n'étaient pas vraiment pertinents car nous étions un tout petit groupe. Il rassemblait quelques douzaines d'individus qui étaient pour la plupart impliqués dans ces efforts – nous nous rencontrions sur une base régulière et nous étions très préoccupés par la conférence. Nous n'avions pas à gérer d'autres sous-tâches ou d'autres projets de façon parallèle – ni après, d'ailleurs. Nous menions donc nos activités en fonction de ce qui devait être fait et de qui allait faire quoi.

GK : Y avait-il des personnes séropositives au sein de Réaction SIDA – quelle était la position des gens sur ce point?

KH : J'hésite car j'ignore dans quelle mesure ce sujet a été abordé. J'avais la nette impression que cette question n'était jamais posée à Montréal pendant cette époque. Les gens ne faisaient que supposer le statut sérologique des autres – personne ne tenait vraiment à savoir. Il s'agissait en partie de respecter l'anonymat et la confidentialité, mais il y avait aussi ce sentiment collectif que « nous étions tous porteurs du sida » – le fait d'être séropositif importait peu car tout le monde était affecté et chaque individu avait intérêt à ce que les choses s'améliorent. J'hésite donc à me positionner sur le sujet. Je suis persuadée que certaines personnes l'étaient et que la plupart d'entre nous ne l'étaient pas... Comme la majeure partie de notre temps était consacrée à la conférence et à cet enjeu particulier, cette question n'a jamais été un problème en termes d'avoir

une représentation élargie ou différente. Il y aurait eu raison d'en parler si l'organisation aurait continué d'exister longtemps par la suite, mais ce n'était pas nécessaire à l'époque.

GK : Cela a certainement du sens. L'organisation en prévision de la conférence internationale sur le sida est donc au premier plan. Y avait-il beaucoup de collaboration ou de tension entre le groupe et les autres organismes montréalais de lutte contre le sida? Je pose la question car je sais qu'AIDS ACTION NOW! a tenté d'inciter d'autres groupes à s'impliquer. Tim McCaskell d'AIDS ACTION NOW! est venu – je crois qu'il est débarqué ici une semaine avant la réunion dont tu parlais. À ce moment précis, il n'avait réellement rien à quoi se raccrocher. Pour tout dire, il est revenu à Toronto et il a dit qu'« aucun groupe montréalais ne voulait s'investir » en termes d'activisme lié à la conférence. Est-ce que cela te dit quelque chose?

KH : Je pense que nous n'aurions probablement pas fait cet effort. Comme je disais, [rires] nous n'étions qu'une petite bande joyeuse d'activistes passionnés. J'ignore dans quelle mesure nous avons vraiment essayé d'inciter des organisations officielles à collaborer avec nous. Je me rappelle vaguement d'un truc; je crois que juste avant la conférence, il y a eu une espèce de conférence communautaire qui a pris place de façon parallèle sans pour autant faire partie de la programmation officielle de l'événement principal. C'était une conférence de deux ou de trois jours à l'intention des leaders communautaires. Je me souviens qu'environ une semaine avant son déroulement, quelqu'un m'a passé un coup de fil afin de m'inviter à être l'une des sept personnes chargées d'animer cette conférence – j'ai accepté. Je n'avais aucune formation en la matière et je n'avais pas du tout de contexte. Il s'agissait d'« animer ces réunions et d'être présente », et c'est ce que j'ai fait. C'était très désordonné, plutôt chaotique et les connections avec la communauté au large n'étaient pas nombreuses.

GK : Alors, s'agissait-il d'une conférence québécoise ou la Société canadienne du sida était-elle impliquée?

KH : Maintenant que j'y pense, c'était probablement la Société canadienne du sida – mais pour être honnête, mes souvenirs sont plutôt flous.

GK : Cette conférence s'est probablement déroulée avant mon arrivée à Montréal car je n'en garde aucun souvenir.

KH : Cela s'est vraiment passé dans les jours... L'événement s'est vraiment déroulé quelques jours avant la conférence.

GK : ...cela me semble juste. Comme les gens étaient en ville pour la conférence, le fait d'organiser quelque chose était logique. Nous pourrions peut-être revenir au centre activiste.

KH : Je vois.

GK : J'aimerais savoir si c'était à travers le café et les activités qui y prenaient place que vous avez décroché cet espace?

KH : Bien, c'était à travers...Eric... Le café faisait essentiellement partie de la coopérative d'habitation de Milton Parc, un ensemble de coopératives d'habitation qui parsemaient le quartier Milton-Parc. C'était également à travers Dimitri Roussopoulos, le fondateur de Black Rose Books. C'était essentiellement grâce à lui car il était très impliqué dans ce réseau de coopératives – il fut l'une des figures de proue du mouvement qui mena à la création des coopératives. Enfin, les coopératives regroupent de nombreux appartements et elles existent depuis les années 1970 ou 1980. Mais à l'époque, je crois qu'il était l'un des seuls membres fondateurs qui s'impliquait toujours et qui faisait toujours partie de cette vague. Les autres avaient quitté la ville et d'autres étaient venus s'établir ici – cela va de soi. Je crois qu'Eric a rejoint Dimitri et que ce dernier avait accès à ce local qui a fini par être converti en centre de taekwondo ou un truc du genre. [rires] Mais à l'époque, il était vide – comme une organisation venait de quitter et qu'un nouveau locataire ne s'était pas encore manifesté, nous avons été en mesure de... J'ignore comment, mais cet espace appartenait pleinement ou partiellement aux coopératives. C'était donc un lieu disponible – du moins un lieu auquel ils avaient accès.

GK : Ouais. Ce lieu était parfait et absolument nécessaire afin d'abriter ce qui prenait place à l'époque. Alors, tu parlais de comment Eric a obtenu tout cet équipement. Sais-tu comment il a déniché tous ces trucs?

KH : Je crois que c'était partiellement grâce aux connexions qu'il avait à McGill – peut-être que ses liens avec la presse alternative y étaient aussi pour quelque chose.

GK : Ouais, car c'était génial. Il y avait beaucoup de ressources à l'œuvre.

KH : C'était incroyable.

GK : Il y a donc eu des téléphones d'installés – peut-être existaient-ils déjà?

KH : Non, je crois qu'ils ont été installés. En fait, je pense que... Je crois que la coopérative a peut-être pris en charge une partie des frais qui y étaient reliés – qu'elle a payé le compte téléphonique pour le mois que nous avons eu la ligne.

GK : Super. Bon, passons à la conférence. Je suis certain que Réaction SIDA n'y a pas vraiment pris part, mais j'aimerais parler du développement du « Manifeste de Montréal ».

KH : Non, nous n'y avons pas participé.

GK : J'ai l'impression qu'il a été uniquement rédigé par ACT UP New York et AIDS ACTION NOW! Te souviens-tu si le « Manifeste de Montréal » a eu un impact sur les gens de Réaction SIDA ou s'il a joué un rôle dans les vies de ces derniers? Il semblerait que tu l'aies partiellement lu.

KH : Ouais, j'en ai lu des passages. C'est drôle. Il paraît qu'il y a un mot ou un temps de verbe turque afin de désigner les choses auxquelles tu as pris part et dont tu ne te souviens pas... c'est souvent lié au fait d'être un enfant, pas vrai? C'est comme si tu avais pris part à cet événement et que l'enfant ne se souvient pas du tout d'avoir été présent. Ce concept m'a toujours fasciné,

surtout en lien aux choses telles que le « Manifeste de Montréal ». Comme je donne maintenant un cours sur le VIH/sida, je suis toujours affairée à préparer mes plans de cours et je lisais sur la création d'une communauté axée sur l'identité séropositive. J'étudiais les textes de James Gillet et de plusieurs autres auteurs – ils parlaient de l'impact et de l'importance du « Manifeste de Montréal » en lien aux principes de Denver. Ils le qualifiaient de lien entre les principes de Denver et l'engagement accru des personnes vivant avec le VIH/sida et expliquaient pourquoi ce moment était si important. Cela m'a fait réaliser : « Oh, c'est vrai, j'étais là! » [rires] Je ne pense pas que je réalisais l'importance de la chose... Je me souviens d'avoir lu qu'il a été récité pendant les cérémonies d'ouverture de la conférence de 1989 et de l'avoir lu pendant une manifestation ultérieure. Mais je ne me rappelle pas qu'il a été lu dans ce cadre.

GK : Je crois qu'il a été lu.

KH : Il a été lu.

GK : Car nous avons besoin d'avoir quelque chose à faire.

KH : En fait, je me souviens d'avoir envahi les lieux et d'avoir monté les escaliers roulants. Je me rappelle d'être montée sur scène et d'avoir fait beaucoup de bruit. Je me souviens... Je crois que la personne qui devait ouvrir la conférence pour nous ne se sentait pas bien, qu'une personne qui devait être présente ne l'était pas. Au final, Tim s'est chargé d'ouvrir la conférence au nom des personnes vivant avec le VIH/sida. Je me rappelle clairement de ce fait et des échanges avec les gens. Je pourrais continuer d'en parler pendant très longtemps. Ce n'est que dernièrement – après avoir visionné des enregistrements de cette journée – que j'ai constaté que le manifeste a été lu après la cérémonie. Je ne m'en rappelais tout simplement pas.

GK : As-tu d'autres souvenirs des actions qui se sont déroulées lors des cérémonies d'ouverture?

KH : Oh mon dieu. Ouais. Enfin, mes souvenirs sont très clairs. C'était incroyable. Je me souviens que nous étions en bas avec nos pancartes et que... J'ignore si c'était prévu ou si les choses se sont simplement passées ainsi, mais je crois que c'était planifié...

GK : Oh, c'était planifié par ACT UP New York.

KH : D'une façon ou d'une autre, les gens ont monté les escaliers roulants. J'ai beaucoup de souvenirs... Mon amie Sally – une très bonne amie à moi qui mesure 5'11" et qui avait de longs dreadlocks blonds à l'époque – est montée sur l'escalier en patins à roulettes... Du haut de ses 5'11" et de ses patins, elle était vraiment imposante. [rires] Je me souviens donc de sa stature colossale dans l'escalier et de m'être dit qu'il fallait que je la suive. J'étais derrière elle, mais elle occupait énormément d'espace. Nous sommes tous débarqués à l'étage et nous avons envahi la scène – nous avons fait du bruit pendant un long moment. Je me rappelle très bien que nous avons déroulé nos banderoles et que nous avons occupé cet espace – que nous nous sommes vraiment approprié cet endroit. Je me souviens que le regard que de nombreuses personnes présentes – dont les docteurs, les responsables, les politiciens, les diplomates et la foule en général – portait sur nous était soit hargneux, soit sévère, soit offusqué, soit frustré ou soit confus. Mais à un

moment, nous nous sommes mis à scander « joignez-vous à nous ». Même si personne ne nous à rejoint sur scène selon mes souvenirs, des centaines de personnes se sont levées afin de nous applaudir. C'était simplement incroyable. C'était merveilleux. Je m'en souviens très bien. Je me rappelle de Tim et de l'importance d'ouvrir cette conférence en l'honneur des personnes vivant avec le VIH/sida était important – que ce moment marquait un virage important. Je crois que le plus grand héritage de 1989 fut de faire en sorte que les identités séropositives aient une place à la table des négociations.

À l'époque, je faisais partie d'un petit collectif de femmes qui publiait un zine nommé BOA: Bevy of Anarchist Feminists. Ça me fait drôle de m'en rappeler car je ne sais vraiment pas comment nous y sommes parvenues, mais nous avons tous reçu nos laissez-passer de presse grâce à notre affiliation avec BOA [rires] alors il s'agissait vraiment d'une publication totalement quelconque. Cela témoigne vraiment du fait que les questions de sécurité et d'accès étaient différentes à l'époque. Il y avait beaucoup de frustration au sein d'ACT UP liée au fait de ne pas pouvoir accéder aux lieux à différents moments lors de la conférence – le fait que notre minable petit zine colorié et broché à la main a permis à trois d'entre nous d'y accéder est totalement loufoque. L'une d'entre nous – Zoe Leonard – est allée s'établir à New York après la conférence. Elle est devenue une membre influente de leur chapitre d'ACT UP et a poursuivi une pratique artistique centrée sur le VIH/sida.

GK : Oh, je n'étais pas au courant.

KH : Ouais, elle faisait partie de notre collectif. Mais ouais, c'était hilarant. Nous avons nos petits dossiers et nos laissez-passer de presse – ce fut une journée incroyable.

GK : J'ignore comment, mais Bernard Courte d'AIDS ACTION NOW! était l'une des personnes assignées à la salle des médias. Je sais aussi que les gens ne faisaient que photocopier les...

KH : Exact, car nous étions aussi... Nous savions comment photocopier et colorier les passes d'autobus de l'époque afin de pouvoir nous les échanger [rires] à l'école. Nous avons facilement été en mesure de faire des laissez-passer de presse pour ceux qui en voulaient.

GK : Te souviens-tu de d'autres événements militants qui eurent lieu lors de la conférence?

KH : Oh, il y en a eu beaucoup. Enfin, je me souviens du rythme des activités militantes... Je me souviens d'avoir fait la connaissance d'Andre Hunter du Prostitutes Collective of Australia – je crois qu'il s'agissait d'un groupe de Victoria – au tout début de la conférence. C'était l'une des premières personnes de l'extérieur du pays que j'ai rencontré... L'un d'entre nous s'était retrouvé à installer les microphones et fixer les câbles au sol dans l'une des salles – j'ignore comment nous en sommes arrivés là. [rires] Mais bon, l'un d'entre nous s'affairait à faire ces choses et quelqu'un d'autre est venu l'aider. Je crois que c'était pour un truc de la Société canadienne du sida avant l'événement – j'ai du mal à m'imaginer pourquoi nous étions au centre de conférence en train de faire ces choses autrement, mais c'était bel et bien le cas. Nous avons donc commencé à discuter et à se connaître. Je crois que j'étais au centre et que c'était le premier jour. Andrew demandait à me parler au téléphone. Je lui ai demandé ce qui se passait, et il m'a répondu : « Oh, je suis avec une travailleuse du sexe qui est totalement perdue. Elle ne sait pas où rencontrer d'autres gens avec

qui militer et se sentir en sécurité – elle cherche une sorte de communauté. J’ai rétorqué qu’il n’y avait pas de problème et que j’étais en route. Je me suis donc rendue sur place afin de sauver Carol Leigh – c’était d’elle qu’il s’agissait [rires] – et puis je l’ai amenée avec moi afin de la présenter à nos âmes sœurs anarchistes, soit les Torontois de la collective Cathedral B. Il s’agissait donc de Karen Pearlston, de George Stamos et de Tracy Tief.

GK : O.K., je viens de me souvenir de George. Bon, de tout façon...

KH : Ouais. George et Andrew ont couché ensemble pendant la conférence. [rires]

GK : Il s’agissait peut-être aussi de Kenn Quayle et de Michael Smith. J’ignore s’ils étaient présents. Ils étaient à la conférence.

KH : Je me souviens... Voilà à quoi ressemblait notre routine quotidienne : nous nous réveillions, nous nous précipitions au centre de conférence – nous nous y précipitions carrément – nous nous informions des événements de la journée et nous passions le reste de notre journée à se tenir au centre, à manifester, à partager des informations et ainsi de suite. Une fois la nuit venue, nous faisons des affiches pour la journée suivante ou quelque chose du genre. Puis à chaque soir, nous écoutons le bulletin de nouvelles de 23 h – nous voulions voir si les nouvelles nationales parlaient de nous, de quoi il était question lors des reportages et quelle couverture nous était accordée – avant d’aller boire et de rentrer à ma maison. C’était ainsi à chaque jour. Je me souviens de nos soirées passées à écouter les nouvelles. C’est vraiment à ce moment que les différences entre les groupes et leurs façons de fonctionner ont fait surface. Je me souviens que les gens d’ACT UP étaient furieux si le reportage principal de chaque soir ne portait pas sur leur groupe. Les événements de la place Tian’anmen prenaient place au même moment. Plein de choses se déroulaient de façon simultanée et ils se bornaient à dire : « Non. C’est de nous qu’il faut parler. C’est seulement de nous dont il est question. » Je m’en rappelle très clairement. J’ai récemment regardé à nouveau ces vidéos de DIVA TV (Damned Interfering Video Activists, un groupe affilié à ACT UP) tournées lors de la conférence qui présentaient des tables rondes particulières, des périodes de questions et des actions spécifiques. Souvent, la personne qui filmait se contentait d’approcher les gens – des représentants qui étaient sur leur pause du midi, qui prenaient un bain de soleil ou qui se rendaient à la prochaine présentation – afin de leur demander qui ils étaient et d’où ils venaient. Par la suite, ils enchaînaient avec une troisième question : « Que pensez-vous des militants présents? » Ils leurs demandaient carrément ce qu’ils pensaient d’eux. [rires] « Étiez-vous présent dimanche? Qu’avez-vous pensé de ces événements? » Cela illustrait parfaitement cette attitude de « nous sommes le nombril du monde » que j’associais aux factions américaines d’ACT UP – leur façon de gérer la conférence était totalement absolue. Je ne crois pas que j’ai réalisé qui était présent – j’ignorais que Vito Russo y était. Je ne savais pas que Larry Kramer était présent. Je ne crois pas nécessairement que je savais de qui il s’agissait à l’époque. Maintenant, en regardant ces vidéos, je me dis « Oh mon Dieu! O.K. Peu importe. »

GK : Ouais, il y avait beaucoup de gens.

KH : Je me souviens de Maria Maggenti. Je me souviens de Maxine Wolf...

GK : Moi aussi.

KH : ...de façon très claire. Pour ce qui est des actions autres que les activités quotidiennes, je me souviens du sujet de controverse principal – une démonstration de soutien aux travailleuses du sexe qui devait avoir lieu le jeudi de la conférence. Tu vois, je me souviens que le livre des résumés de la conférence était gros comme ça [elle indique l'épaisseur du livre avec ses mains] – il y avait tout plein d'études et d'affiches et de tables rondes, mais je me souviens que la quantité de choses concernant les femmes était infime. De plus, ces quelques événements ne traitaient seulement que des mères et de leur capacité de transmettre le VIH à la « population générale ». Selon leur cadre à sens unique, les travailleuses du sexe étaient toujours contagieuses et contaminantes plutôt que des patientes nécessitant un traitement et des soins ou encore – comme beaucoup de travailleuses présentes le soulignèrent – des expertes en matière de sécurisexe pour qui la santé et le fait d'éduquer la population sur l'usage du condom étaient des enjeux importants. En fait, je me souviens qu'une des premières choses que Cheryl Overs – elle faisait partie de cette bande d'Australiens – nous a montré était de couper le bout d'un condom si nous n'avions pas d'élastique afin d'attacher nos cheveux. La bande de condom était vraiment utile afin de garder nos cheveux hors de notre champ de vision – c'était très important. [rires]... Je me souviens qu'il y allait avoir cette démonstration jeudi afin de dénoncer le fait que les travailleuses du sexe étaient dépeintes comme des vecteurs de transmission et qu'elles étaient grandement tenues responsables de la propagation du VIH. Je me rappelle que la veille de l'événement, nous étions occupés à faire des affiches et à... Enfin, nous étions toujours en train de rédiger des communiqués de presse et des énoncés de positions. Nous avons donc préparé tout ce matériel avant d'aller prendre un verre – je crois que c'était aux Fougères Électriques – et de rentrer nous coucher. Les femmes d'ACT UP – Maria, Maxine et plusieurs autres – étaient toujours sur place quand nous avons quitté. Elles avaient décidé que la démonstration n'allait pas seulement porter sur le travail du sexe et qu'elle allait également concerner les lesbiennes. Elles en discutaient lorsque nous étions présents et notre position était de « laisser la démonstration aux travailleuses du sexe ». C'était ce qui importait. Lorsque nous sommes arrivés le lendemain, tout le matériel que nous avons préparé avait été réécrit, retravaillé et modifié. Des nouvelles affiches traitant d'invisibilité lesbienne côtoyaient celles qui portaient sur le travail du sexe... J'étais furieuse de voir notre travail récupéré de la sorte. J'étais enragée car j'avais l'impression que l'impérialisme américain s'était emparé de notre planification et de nos contributions.

Je me souviens également de la frustration que je ressentais. Cette situation illustre une autre différence entre les efforts militants américains et canadiens. Je crois que j'avais souvent l'impression – et je crois que cet événement l'illustre parfaitement – que le discours américain entourant le sécurisexe, la prise de risque et le VIH/sida favorisait une approche « zéro risque » de type Just Say No. Peu importe à quoi se chiffrait la preuve ou le risque de transmission, les lesbiennes étaient fortement encouragées à adopter des pratiques de sécurisexe. Je ne laisse pas entendre que les lesbiennes ne peuvent pas contracter le VIH et je n'affirme pas qu'elles sont des utilisatrices de drogues injectables ou qu'elles couchent avec des hommes. Cependant, elles tenaient absolument à réfléchir au sexe lesbien en termes de risques – je ne crois tout simplement pas que le risque de transmission occasionné par ces pratiques étaient évalué de la même façon au Canada. Je me souviens... D'autres choses me viennent en tête. Je me rappelle qu'elles parlaient du risque de transmission associé au sexe oral et elles ne cessaient pas de répéter des choses du genre : « Si tu as une ouverture, une fissure ou une lacération quelque part entre ta bouche et ton estomac, il y a un risque de transmission. » Peu importe si c'était en te brossant les dents, si tu

avais un ulcère ou si tu avais mangé quelque chose de tranchant, elles continuaient de parler du fait de manger des chips et d'autres choses du genre. Je me souviens de m'être dit : « Je ne sais pas. J'ai l'impression que vous exagérez car le taux de transmission serait nettement supérieur si ces scénarios posaient un risque considérable. » J'étais donc convaincue que l'événement avait été expédié et que le processus de prise de décision était plutôt inapproprié, mais je ne croyais pas non plus que cela était digne de mention. Encore une fois, j'ai trouvé très amusant de visionner ces vidéos. Il y a une apparition de Garance, une femme d'ACT UP qui s'était déplacée pour l'événement – je crois qu'elle est maintenant rédactrice en chef pour Atlantic Online aux États-Unis.

GK : Vraiment?

KH : Ouais. Elle s'appelait Garance Franke-Ruta et elle était avec Gerry Rogers. Elles marchaient ensemble et la personne qui filmait leur a demandé ce qu'elles avaient à dire sur l'événement lesbien de cette journée. Garance a rétorqué que « c'était une action d'envergure afin de souligner l'importance du risque de transmission entre lesbiennes ». Je crois qu'elle habite maintenant à Terre-Neuve, mais Gerry était une personne locale; son insistance sur l'inclusion de lesbiennes avait une connotation politique différente. Elle affirmait que les lesbiennes s'occupaient toujours des autres et qu'elles devaient prendre soin d'elles-mêmes. Nous ne devrions pas toujours être les seules à se préoccuper de l'avortement... Enfin, ce n'était pas exactement ce qu'elle disait, mais voilà à quoi son discours ressemblait : « Voilà longtemps que nous nous impliquons dans les causes des autres, que nous luttons à leurs côtés et que nous représentons leurs enjeux. Notre participation aux efforts de soutien en matière de VIH/sida s'inscrit dans cette lignée, mais nous ne devrions pas permettre à nos intérêts personnels d'être éclipsés par des enjeux plus importants. » Voilà comment elle justifiait l'inclusion des lesbiennes. C'était donc un point de frustration pour certains individus. C'était aussi le cas de la manifestation liée au massacre de Tian'anmen avait lieu dans le quartier chinois... La conférence prenait place aux abords de ce quartier. Comme je l'ai déjà dit plus tôt, les événements de Tian'anmen se déroulaient simultanément et la communauté chinoise avait décidé de tenir une manifestation afin de souligner la chose alors que la conférence prenait place. De nombreuses personnes d'ACT UP New York voulaient y participer et je trouvais que c'était vraiment génial – la solidarité, le soutien, les enjeux importants et les problématiques de justice sociale formaient un tout important. Une fois sur place, j'ai constaté avec horreur que l'événement pour Tian'anmen regorgeait d'affiches portant sur le VIH. Le fait d'être solidaire et d'être présent afin d'offrir un soutien visible me semblait logique, mais j'avais vraiment l'impression qu'ACT UP New York tentait à nouveau de détourner ou de s'approprier un événement afin de faire valoir leurs propres intérêts – cela m'a énormément frustré. Je me souviens donc de ces choses. Je me souviens d'avoir lu le manifeste pendant la manifestation internationale. Je n'y étais pas, mais il y a eu un match de baseball local lors de la conférence où ACT UP New York – je crois qu'ils avaient menée cette action dans leur ville au préalable – a distribué des condoms ainsi que des pamphlets sur le sécurisexe parmi la foule. Encore une fois, ils assumaient que l'importance que Montréal accordait au baseball était semblable à celle que les États-Unis plaçaient sur ce sport. [rires] Je crois que l'équipe a continué d'exister pendant un an après cette partie. Mais je ne suis pas allée. Ce n'était pas important pour moi.

GK : Je ne suis pas allé non plus. C'était super. Il y a aussi eu des réunions au centre activiste. Te souviens-tu de celles où les personnes d'ACT UP New York, d'AIDS ACTION NOW!, de Réaction SIDA et de d'autres groupes du genre étaient présentes?

KH : Ouais. Je n'en garde pas de souvenirs spécifiques. Je me souviens de réunions en lien à une action particulière où la traduction posait problème. Je ne me souviens pas des réunions en détail. De bien des façons, nous étions un peu... Je ne veux pas dire que nous étions hors de notre zone de confort. Je ne veux pas le phraser ainsi, mais nous n'avions pas un passé de travail collaboratif. Nous n'avions pas de passé organisationnel. Nous n'avons pas un passé de planification d'événements et de réunions stratégiques.

ACT UP New York et AIDS ACTION NOW!, quant à eux, étaient des groupes très expérimentés et s'attendaient à ce que nous le soyons aussi. Ce n'était pas du tout notre cas. Nous étions beaucoup plus jeunes. Politiquement parlant, nous étions absolument moins expérimentés. Nous avons un certain savoir lié au partage d'information et au fait de se faire remarquer, mais notre niveau d'expérience militante et de sophistication était beaucoup moins important. Je ne veux pas dire que nous étions rejetés, mais nous étions plutôt ignorés sur une base régulière. Enfin, j'avais souvent l'impression que je n'étais qu'une petite jeune aux cheveux verts aux yeux des gens. [rires] C'était vraiment choquant et frustrant à l'époque, mais bon, j'imagine que ce n'était pas totalement arbitraire. Voilà ce dont je me souviens.

GK : Pour ce qui est de l'organisation, j'ai l'impression que les choses se passaient ainsi : un membre de Réaction SIDA était chargé de lire le « Manifeste de Montréal » avec des individus d'ACT UP et possiblement d'AIDS ACTION NOW! Je sais qu'Eric a pris la parole lors de la journée du dépistage anonyme. S'agissait-il d'un modèle répandu? D'après mes souvenirs, chaque journée était dédiée à un enjeu ou un sujet particulier.

KH : Ouais.

GK : Une journée était consacrée au dépistage anonyme et Eric était le représentant de Réaction SIDA. Teniez-vous à ce qu'un représentant de Réaction SIDA prenne la parole à chaque événement?

KH : Ouais. Nous étions définitivement reconnu comme groupe, mais c'est plutôt drôle – de nos jours, les gens ne... Même localement, les gens ne se rappellent pas vraiment de Réaction SIDA. Le groupe n'a pas duré longtemps. Nous avons aidé à organiser et à planifier les choses. Bien que j'imagine que nous avons été la force motrice de d'autres efforts de plusieurs façons – beaucoup d'entre nous se sont impliqués dans d'autres événements suite à la conférence – très peu de gens parlent de Réaction SIDA aujourd'hui. [rires] Mais ouais, les gens ne se souviennent pas de nous. Ils parleront du fait qu'ACT UP Montréal y étais, mais le nom de Réaction SIDA ne leur viendra pas vraiment à l'esprit. En y repensant, nous n'étions qu'un grain de poussière dans l'histoire de l'activisme, mais j'ai l'impression que nous avons préparé le terrain pour beaucoup de choses à venir. C'est drôle de lire des articles datant de cette époque – le nom du groupe apparaissait partout. Nous avons existé pendant un moment, mais ce n'est pas vraiment allé plus loin.

GK : Je crois que tu m'as déjà dit que tu ne te rappelles pas de cette action spécifique envers le gouvernement québécois, mais je me souviens spécifiquement que l'appel à l'action

ressemblait à « Réaction SIDA a besoin de vous » – dans le style d’ACT UP New York et d’AIDS ACTION NOW! – car il nous fallait mener une action spécifique à l’endroit du gouvernement.

KH : Je crois que cela a eu – nous voulions faire quelque chose de local, donc ça me paraît juste. Je me rappelle de plusieurs choses. Je me souviens d’avoir été vraiment surprise qu’ACT UP New York avait simplement présumé que tout le monde parlait et comprenait l’anglais – nous avons intégré le français et finalement le français afin d’apporter un cachet international à un événement qui attirera des gens du monde entier. Ces choses ne se sont pas faites toutes seules, pas vrai? Il y a aussi eu cette grosse discussion concernant le fait que leurs macarons « Silence égale mort » n’employaient pas un français correct et sur ce que cela impliquait en termes de qui nous étions et ce que nous représentions. Je me souviens plus de ces détails que des manifestations spécifiques. C’était à travers ces efforts que la solidarité pouvait ou aurait dû être exprimée. Il y avait même... C’est drôle... Enfin, même en regardant des enregistrements de certaines tables rondes... Il y en avait une qui rassemblait Larry Kramer et Vito Russo – je crois que Peter Staley y était aussi. Elle rassemblait donc gens qui s’impliquaient beaucoup à New York. Ils prenaient donc part à cette table ronde lors de la conférence et ils disaient : « Dans ce pays, nous faisons ça... Nous ne faisons pas ça... » Comme s’ils n’avaient pas franchi la frontière, pas vrai? Nous avons rétorqué que : « De 1, ce pays dont vous parlez n’est pas le Canada et de 2, votre cadre ne s’applique pas nécessairement aux enjeux prioritaires du coin ou à qui se passe sur le plan local. » Je me souviens que j’avais l’impression qu’il fallait constamment leur rappeler ce fait. Voilà les souvenirs que j’en garde.

GK : Ouais. Enfin, ACT UP New York a également lancé un programme de traitement...

KH : Ouais. Je crois qu’il a été lancé lors que cette même table ronde.

GK : O.K. Enfin, ils faisaient tous ces trucs d’action directe, mais les tensions au sein d’ACT UP se faisaient déjà sentir. Pour d’autres personnes, il s’agissait de... Pour Mark Harrington et d’autres, il était question de « lancer notre propre programme de traitement » – ce qui était vraiment futé. À vrai dire, c’était plutôt bien fait.

KH : Ouais. Non, c’était effectivement le cas. Ces choses se tramaient réellement. Enfin, lorsqu’il s’agit d’inviter les personnes vivant avec le VIH à la table – et je crois que c’est le souvenir que les gens gardent surtout de cette conférence – je crois que ces choses étaient essentielles. Les cérémonies d’ouverture et le manifeste s’inscrivaient dans ce cadre, mais c’était aussi le cas du programme de traitement.

GK : D’accord. Alors, tu as déjà parlé de quelques problèmes qui découlaient de toutes ces choses et de ta volonté d’élaborer d’avantage. Tu as abordé la question de l’âge. Je crois qu’il y a aussi des trucs liés au genre ou au féminisme...

KH : Toujours. [rires] Il y en a tout le temps.

GK : ...ou bien aux nations différentes, aux enjeux linguistiques et ainsi de suite. Je sais que tu ne t’en souviens pas, mais Réaction SIDA a forcément eu une rencontre afin de mener

une sorte d'évaluation collective de la conférence – il y a eu ce document d'acheminé à AIDS ACTION NOW! et ACT UP New York. As-tu le moindre souvenir de cet événement?

KH : Je me souviens que nous étions frustrés. À la toute fin, nous étions vraiment frustrés. Nous avions un peu l'impression d'avoir été mis à l'écart à divers moments et de plusieurs façons – j'ai abordé plusieurs d'entre elles, mais certaines étaient plus individuelles ou personnelles. Mais je crois que nous sentions que nous avions été mis à l'écart de bien des façons et que c'était une source de frustration. Enfin, je ne sais pas quelle sorte de réponse nous espérions avoir en disant : « Attendez un peu... Un instant. C'est nous qui avons fait ça. Reconnaissez notre contribution. » Ce n'est pas comme si nous pouvions retourner en arrière, tu vois? [rires] De toute façon, le fait d'avoir une excuse officielle ne changerait pas grand chose. Je crois que d'une certaine façon, je suis en train d'y contribuer. Je n'arrête pas de parler d'ACT UP New York, mais il y avait des délégations « actupiennes » de partout aux États-Unis. Certaines d'entre elles venaient du Texas ou de d'autres endroits et leurs perspectives et objectifs n'étaient pas si différents. Il est évident qu'il ne s'agissait pas juste de New York. Au final, je ne sais pas à quoi ressemblait nos attentes. Je me souviens seulement qu'au final, nous étions vraiment épuisés et nous voulions vraiment prendre une pause afin de respirer et de nous reposer. Je crois que nous avons probablement en tête que nous allions prendre part à d'autres efforts futurs. J'ai l'impression que je croyais fermement que j'en avais simplement eu assez, mais peut-être que d'autres membres avaient en tête de poursuivre ces efforts. Enfin, pour ce qui est de Réaction SIDA, les choses se sont arrêtées là. Je crois qu'ACT UP Montréal a pris forme six mois plus tard, c'est-à-dire en janvier de l'année suivante.

GK : Avant de passer à ce sujet, tu as parlé de plusieurs critiques à l'endroit d'ACT UP New York et de plusieurs autres membres d'ACT UP. As-tu des réflexions ou des souvenirs en ce qui concerne AIDS ACTION NOW! et le fait de travailler avec eux... Je me souviens qu'il y avait également des tensions de ce côté.

KH : Mais comme je l'expliquais auparavant, je crois qu'il y avait cette question de différence d'âge et que c'était ce genre de... Enfin, il y avait effectivement beaucoup de tension – mais en y repensant, je crois qu'elle découlait surtout de notre manque d'expérience et de sophistication en tant d'organiseurs communautaires. Nous côtoyions des gens qui avaient beaucoup plus d'expérience et probablement très peu de patience [rires], ce qui a probablement contribué à cette tension. J'ai donc l'impression que nous avons été écarté par AIDS ACTION NOW! au même titre que nous l'avons été par ACT UP. Mais en y repensant, je vois pourquoi les choses se sont déroulées ainsi. Je n'ai aucune envie d'affirmer qu'ils étaient des gens méchants. Il s'agissait simplement de groupes différents qui se rejoignaient de façons différentes.

GK : Y a-t-il quelque chose d'autre dont tu te souviens ou que tu aimerais rajouter à propos de Réaction SIDA avant de passer à d'autre chose...

KH : Je crois que nous avons également des liens avec SIDART – une exposition artistique sur le sida qui se déroulait de façon parallèle. Je me souviens qu'elle a joué un rôle important dans tout ce qui se passait et qu'elle a inspiré la rédaction d'un livre incroyable. Je ne sais pas si tu l'as lu.

GK : Parles-tu de A Leap in the Dark?

KH : Ouais.

GK : Oui.

KH : Donc ouais, j'en garde quelques souvenirs. Je me souviens de beaucoup de... Comme je l'ai dit auparavant, nous étions allés prendre un verre aux Foufounes Électriques un certain soir – vers la fin de la conférence, je me souviens aussi que nous avons présenté plusieurs vidéos de sécurisexe produites par ACT UP New York à cet endroit. J'ignore comment nous avons été en mesure d'organiser cette projection... Je me souviens d'un film du nom de Midnight Snack – Blane y apparaissait [rires] – et de quelques autres que nous avons présenté dans ce bar tard en soirée. Je ne sais pas comment nous y sommes parvenus, mais c'était un moment agréable.

GK : Qui est ce Blane?

KH : Blane Mosley, un membre d'ACT UP New York venu pour la conférence. Il était impossible à manquer – un homme noir très, très grand qui avait rasé ses cheveux en forme de triangle rose...

GK : Oh, je me souviens de lui.

KH : ...il avait aussi un alter ego – je crois qu'elle s'appelait Mochasheena. Il est venu s'installer à Montréal quelques mois après la conférence et il est devenu un membre important d'ACT UP Montréal.

GK : Sauf si tu as d'autre chose à rajouter sur Réaction SIDA, je crois que le moment est bien choisi afin de passer à ACT UP Montréal et de parler de tes souvenirs de ce groupe.

KH : Pour être honnête... Je m'impliquais dans de nombreux efforts et projets politiques à l'époque, mais mon approche était plutôt directe et j'avais tendance à énerver les gens. Je n'étais donc pas une membre principale d'ACT UP Montréal. Je crois que beaucoup de gens d'ACT UP Montréal encourageaient les autres à ne pas m'inviter aux événements. Je ne faisais donc pas partie du comité organisateur d'ACT UP Montréal et je ne désirais pas vraiment y prendre part. Malgré tout, j'ai participé à de nombreuses activités et campagnes du groupe au fil des ans. ACT UP Montréal avait été fondé par un autre groupe d'individus. Blane comptait parmi eux. Michael Hendricks était également très impliqué. Il y avait aussi ce gars qui s'appelait Tyler... Il est allé s'installer à San Francisco, mais il est revenu s'établir ici par la suite. Je ne sais pas où il se trouve aujourd'hui, mais il était aussi très impliqué. Et ouais, ils étaient très préoccupés par les enjeux locaux plutôt que de se concentrer sur ce qui se passait à l'international avec Réaction SIDA. Ils s'intéressaient au travail de soutien auprès des prisonniers. Ils s'intéressaient au... Je me suis beaucoup impliquée auprès d'eux afin de revendiquer le parc au coin de Panet et de Sainte-Catherine Est au nom des personnes vivant avec le VIH/sida et d'en faire une sorte de parc commémoratif. Il y a donc eu plusieurs manifestation au fil des ans... À un certain moment, nous avions un nombre de rubans rouges équivalant au nombre de personnes mortes des suites du VIH/sida au Québec. Nous sommes allés au parc afin de nouer ces rubans aux arbres – ces rubans qui représentaient les personnes décédées des suites du VIH/sida – afin de souligner l'importance d'avoir un parc commémoratif. Éventuellement, le parc fut rebaptisé Parc de l'espoir et dédié aux

personnes mortes des suites du VIH/sida avec l'installation de deux bancs noirs massifs rappelant des cercueils. Il existe toujours aujourd'hui. Quand quoi étions-nous impliqués en tant qu'ACT UP? Je crois que quelque chose m'échappe... Ça va me revenir. [rires]

GK : Ouais. Alors, tu dis donc qu'une certaine période s'est écoulée entre la conférence et la formation d'ACT UP Montréal...

KH : Je crois que six mois se sont écoulés... Enfin, c'était plutôt court comme délai.

GK : Tu as dit que tu n'étais pas impliquée auprès d'ACT UP Montréal au niveau de l'organisation, mais as-tu une idée de comment le groupe était organisé et des projets qu'il voulait entreprendre?

KH : Je crois que le groupe était vraiment guidé par le modèle d'ACT UP New York. Ils avaient des réunions hebdomadaires – je crois que Blane les avait encouragés à faire ainsi. Tout comme les autres modèles d'ACT UP, il y avait absolument un désir d'avoir des groupes d'affinité ainsi qu'une panoplie de programmes et de projets continus. Voilà à quoi les choses ressemblaient.

GK : Sais-tu s'ils prenaient souvent part à des actions directes?

KH : Je me souviens qu'ils organisaient des die-ins devant la prison. Je me souviens de leurs affiches de campagnes – je crois qu'il en on organisé quelques-unes. À un certain moment, le collectif Gran Fury a réalisé une affiche québécoise qui était... C'était vraiment intéressant. Ils ont fait une affiche québécoise qui portait l'inscription « Je me souviens » sur fond de drapeau québécois – l'appropriation de ce symbole dans ce contexte a vraiment suscité l'ire de beaucoup de Québécois. Cela a suscité beaucoup de brouhaha. Avram Finkelstein de Gran Fury est venu l'an dernier et a abordé ce sujet. Il a dit qu'ils ne savaient pas. [rires]

GK : Combien de temps ACT UP Montréal a-t-il duré?

KH : Honnêtement, je l'ignore. Je ne crois pas que le groupe a duré très longtemps – certainement quelques années, mais je ne suis pas certaine.

GK : Il existait clairement à l'époque des manifestations liées à Sex Garage car leur banderole apparaît dans certaines photos – quelqu'un portait leur banderole.

KH : Il existait définitivement à l'époque... Alors, la conférence était en juin 1989. Je crois que c'était vers janvier 1990 que... Ou peut-être qu'ACT UP Montréal fut formé avant. Sex Garage était en juillet 1990, pas vrai? Peu de temps s'est écoulé entre les deux. Entre temps, il y a aussi eu Polytechnique [le « Massacre de Montréal » anti-féministe qui prit place à l'École Polytechnique] – c'était en décembre, pas vrai?

GK : Il y avait aussi la crise d'Oka.

KH : Bien, la crise d'Oka se passait en même temps que Sex Garage. Pendant cet été, la communauté noire avait également beaucoup d'inquiétudes liées au profilage racial et que la police avait tiré ou détenu de jeunes hommes noirs dans des circonstances floues et douteuses.

GK : David Austin en parlait justement dans son atelier la fin de semaine dernière. En passant, est-ce que tu le connais?

KH : Ce nom m'est très familier...

GK : J'aimerais t'entendre parler du fait que Réaction SIDA cesse d'exister en soi, mais que ses membres continuent clairement de s'impliquer dans des efforts militants. Pendant cette période de temps dont tu parlais – celle qui s'étend de la fin de la conférence au début du prochain été – plein de choses ont eu lieu. Je ne dis pas que Réaction SIDA aurait été impliqué de façon collective, mais certains membres y ont pris part.

KH : Alors, si je réfléchis à ces liens qui m'ont conduit à Réaction SIDA... D'un côté, il y avait la communauté anarchiste – Karl et Mike et Dale... Ils étaient très impliqués dans la conférence. Ce groupe anarchiste était donc très impliqué – il avait participé aux actions entourant Sex Garage et il avait probablement joué un rôle plus important dans les efforts entourant la crise d'Oka pendant cet été. Il y avait ces femmes que je connaissais des milieux féministes auxquels dans lesquels je m'impliquais à travers Concordia – des personnes telles que Jen DT et Charlene Nero. En plus d'avoir été actives au sein de Réaction SIDA, elles ont fortement contribué à l'organisation et aux démonstrations entourant les événements de la Polytechnique et, dans une certaine mesure, ceux de Sex Garage. Il y avait ces personnes que je connaissais de mon temps de radio communautaire auprès de CKUT – Ian Pringle et Lisa Vinebaum – qui étaient membres de Réaction SIDA et qui ont été très impliqués dans les efforts entourant Sex Garage. À vrai dire, Lisa a fini par habiter derrière les barricades avec les Warriors à Oka pendant une grande partie de l'été. Il y avait donc des affiliations différentes qui divergeaient, mais ouais – il y avait beaucoup de carrefours et les choses se rejoignaient souvent.

GK : Les actions spécifiques entourant Sex Garage dépassent peut-être légèrement le cadre de notre projet, mais il serait peut-être utile d'en parler un peu – ces choses sont tellement au cœur de ta personne et de ton implication militante.

KH : Enfin, ouais, c'était l'été suivant celui de la conférence et c'était après Polytechnique – d'une certaine façon, je crois que ces expériences étaient centrales. Comme je t'ai déjà dit, nous n'étions pas vraiment sophistiqués avant la conférence – cette expérience liée au fait de participer à la conférence, de voir AIDS ACTION NOW! et ACT UP à l'œuvre et de prendre part aux événements entourant la tuerie de la Polytechnique... Quand Sex Garage est arrivé, le cadre que nous avons afin de gérer ces situations était assez solide. Enfin, quand je repense à cette époque, je suis vraiment choquée de constater à quel point nous prenions pour acquis les échanges que nous avons avec les médias et l'attention qu'ils nous accordaient – j'arrive à peine à croire l'étendue de la couverture médiatique qui nous était la couverture médiatique que nous avons. Je ne crois pas que les efforts militants opèrent de la même façon de nos jours – tout est fragmenté en raison des réseaux sociaux, des méthodes de reportage, de la couverture locale et de tout ça, mais nous avons tous... Quand j'y repense, je crois que nous prenions tous pour acquis que chaque conférence de

presse organisée par notre groupe aurait une grande couverture médiatique – que nous aurions l'attention de tous ces paliers du gouvernement et de ces instances publiques. Je n'imagine pas comment un groupe de personnes de 25 ans aujourd'hui parviendrait à... Enfin, le printemps érable a certainement suscité le même degré d'attention – mais il y avait il y a eu des manifestations de nuit pendant des mois, pas vrai? Nous ne faisons rien de tout ça, mais nous avons le même niveau d'attention et d'accès aux médias. Nous avons le même type de plateformes à travers lesquelles Douglas Buckley-Couvrette – très actif dans l'organisation des efforts entourant Sex Garage – s'est présenté aux élections du conseil municipal, pas vrai? Un peu comme plusieurs manifestants du printemps érable ont posé leur candidature après les événements. Mais ouais, la quantité d'attention et d'intérêt qu'on nous accordait était plutôt inhabituelle.

Alors, Sex Garage était une soirée qui avait lieu dans un loft industriel – je n'y étais même pas. J'étais au lit alors que la fête prenait place. [rires] J'avais été à de nombreuses éditions précédentes, mais je m'étais dit : « Bof, je suis fatiguée. Peu importe, je vais me coucher. » Au final, je me suis faite réveiller à quatre heures du matin lorsque j'ai reçu un coup de fil : « Les policiers sont débarqués. Il y a des gens en prison. Il nous faut des avocats – peux-tu recommander quelqu'un? » Évidemment, nous nous sommes réunis dans un bar le lendemain à quatre heures de l'après-midi afin d'en discuter. La plupart des personnes qui étaient impliquées dans Réaction SIDA d'une manière ou d'une autre étaient présentes. Nous devions formuler une réponse aux événements de la veille et adresser le fait que les policiers avaient débarqué sur les lieux, enlevé leurs insignes d'identité et enfilé des gants car ils allaient avoir affaire aux « homos » [rires] et craignaient la contamination. Une fois sur place, ils nous tabassèrent, nous arrêtrèrent et... Nous ignorions qu'une mise en souricière impliquait à l'époque, mais les gens présents ont été pris en souricière pour la première fois cette soirée. Lorsqu'ils tentèrent d'aller récupérer leurs vélos, ils ont été contraints de se diriger ailleurs par les policiers. Au fil des jours suivants, une série de manifestations et de tentatives de négociations avec les policiers en lien aux accusations portées lors de cette soirée – soit celle du samedi au dimanche – prirent place. Lors d'un kiss-in organisé le lundi après-midi, 48 personnes additionnelles se firent arrêter – j'en faisais partie. Les efforts futurs en lien à ces événements occupèrent la plus grande partie de notre été. Alors voilà, c'était Sex Garage – la version abrégée des faits.

GK : C'est parfait... Enfin, j'allais te demander si tu pouvais décrire le tout brièvement et je crois que tu as fait le tour. As-tu quelque chose d'autre à rajouter en termes de réflexions sur les méthodes organisationnelles déployées lors de Sex Garage? Il y avait clairement un lien direct avec le HIV/sida et le fait que les policiers avaient des gants en latex.

KH : Absolument. Encore une fois, cette différence qui existait entre New York et Montréal ou Toronto et Montréal ne s'appliquait pas au groupe, mais il y avait des failles organisationnelles. Je dirais que plusieurs d'entre nous – grâce à notre implication dans les milieux féministes, anarchistes et autres – avaient une expérience organisationnelle plus vaste et voulaient créer une relation de solidarité. Nous voulions trouver comment établir des liens entre ce qui se passait à Oka et les événements qui touchaient la communauté noire – nous voulions élargir le dialogue entourant la brutalité policière, le pouvoir et la plupart des hommes gais qui... Leur condition de mâle blanc ne leur avait pas permis de s'en tirer indemne pour la première fois de leur vie et ils étaient dépassés par le fait qu'ils étaient traités comme des moins que... Comme des citoyens de

seconde classe, pas vrai? David Shannon, qui se trouvait à être une autre figure importante dans ces événements et au sein d'ACT UP Montréal...

GK : Il faisait partie de ce genre d'homme gai?

KH : Non. [rires] Excuse-moi, David! Dans un certain sens... Non, non, non. C'est ça. Ouais.

GK : O.K. Je voulais juste m'en assurer, car c'est ainsi que j'aurais interprété tes paroles

KH : Non, il ne l'était pas autant que la plupart des autres. Peut-être qu'il l'était d'une certaine façon, mais pas autant que la plupart des autres hommes... Enfin, je me rappelle clairement d'une des premières réunions du groupe. Je n'étais pas présente car j'ai été l'une des dernières personnes à sortir de prison – j'ai donc manqué la première réunion et quelqu'un m'a raconté par la suite. Mais toutes celles parmi nous qui étaient familières avec le Centre des femmes de Concordia et les efforts féministes prenaient la parole pendant cette première démonstration – ou cette première réunion – et je me rappelle de ce gars qui avait été parmi les premières personnes arrêtées... Il s'agissait d'une bande de fêtards qui avaient pris part à une soirée qui étaient soudainement criminalisés – non pas des activistes et des manifestants qui avaient l'habitude d'être dans la mire des policiers. Donc, l'un des premiers individus arrêtés lors de Sex Garage – peut-être qu'il s'agissait du tout premier – qui n'avait jamais eu cette expérience d'être placé en état d'arrestation ou de se retrouver du mauvais côté de la loi... Cet homme répondait à ce que les femmes présentes disaient sur la police et les efforts organisationnels avec beaucoup de mépris. « Vous savez quoi, je ne veux plus entendre ces bébés gouines dire quoi que ce soit d'autre. Qu'allons-nous faire? » Ces commentaires revenaient tout le temps... Nous étions nombreux à tenter d'établir des connexions au-delà de Sex Garage. Il y avait aussi ces propos qui revenaient : « Ils ne viennent jamais à nos manifestations, alors pourquoi aller aux leurs? Ils ne nous soutiennent pas, pourquoi devrait-on... » Enfin, il y avait un niveau d'attente que je trouvais ahurissant. Je me souviens d'avoir lu l'un des premiers articles sur les événements – un homme se plaignait du fait que nous n'avions pas eu de sandwiches alors que nous étions déjà détenus dans des cellules depuis six heures. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser : « Normalement... Tu t'attends normalement à avoir un service de traiteur en prison? Ils devraient te préparer un plateau de fromages? Mais de quoi tu parles? T'étais en détention, mon gars. Ils ne t'apportent pas de collation en détention. » [rires] Donc ouais, c'était une façon totalement différente de voir les choses. Le gars avait simplement cette idée en tête que la police avait pour but de le protéger et de protéger les femmes – il n'avait jamais envisagé que les choses se passeraient ainsi. D'où sortaient donc ces attentes? C'était un cadre totalement différent. C'était différent sur toute la ligne.

GK : D'accord. Je crois que l'entretien arrive bientôt à sa fin. Revenons-en à ton implication dans les enjeux liés au VIH/sida. As-tu poursuivi cet engagement?

KH : Comme je t'ai déjà dit, j'étais impliquée dans certaines campagnes cibles d'ACT UP Montréal. Pour ce qui est de mon emploi de jour, j'ai travaillé comme journaliste auprès du Montreal Mirror après cette période. Par la suite, j'ai décroché un contrat dans un CLSC (centre local de services communautaires) et je travaillais sur un projet spécifique. J'étais chargée de développer et d'évaluer des ateliers à l'intention des intervenants de première ligne sur les liens entre l'infection au VIH et la violence envers les femmes – je leur montrait également comment évaluer les besoins

des femmes en lien à ces enjeux. Toutes ces choses – mon travail avec les femmes et le VIH ainsi que le fait d’avoir rencontré Andrew Hunter, Carol Leigh ainsi que le Prostitutes Collective et tout le reste – m’ont poussé à devenir la coordinatrice fondatrice de Stella, un centre de jour pour les travailleuses du sexe montréalaises. Il a ouvert ses portes en 1995 – en 1994 ou en 1995. Je tiens à le préciser car je crois que nous avons seulement... Nous avons surtout été en mesure d’élaborer ce programme car des fonds avaient été alloués par la santé publique pour la prévention du VIH auprès des travailleuses du sexe. D’une certaine façon, j’avais fini par revenir au point de départ. Ce pour quoi je militait en 1989 a fini en quelque sorte par devenir mon travail, mais Stella comprenait que la majorité de son financement venait de la santé publique et de la prévention du VIH – en tant qu’organisme, nous avons toujours pris le plus grand soin afin de ne pas traiter les travailleuses du sexe négativement ou de les contacter uniquement afin de parler de VIH. Nous nous efforcions aussi de reconnaître que tout enjeu lié au VIH s’inscrivait dans un cadre de développement communautaire élargi axée sur la réduction des méfaits – un modèle qui situait le VIH dans un contexte plus vaste d’accès aux services sociaux, aux services de soutien, aux ressources, aux listes de « mauvais clients » et ainsi de suite.

GK : Voilà donc une autre question – nous cherchons à savoir ces choses car nous ne connaissons pas beaucoup le contexte montréalais. Que penses-tu du développement des organismes principaux de lutte contre le sida dans les années 1990 – disons jusqu’en 1996 pour ce qui est du contexte montréalais?

KH : Bien, lorsque le CSAM s’est écroulé après ces histoires de détournement de fonds et tout le reste, la communauté s’est quelque peu fractionnée. Plusieurs groupes différents ont comblé cette lacune de multiples façons. Il y avait l’ACCM, le GAP-VIES, le CPAVIH ainsi que Rézo. Éventuellement, Stella et la COCQ-SIDA (Coalition des organismes communautaires québécois de lutte contre le sida) – qui se trouvait à être l’organisation cadre provinciale – ont commencé à jouer un rôle différent au sein de la communauté. De façon plus récente, il y a eu des efforts de dépistage de première ligne. Je ne sais pas si la coordination des organismes montréalais de lutte contre le sida a vraiment un visage unique de nos jours. Beaucoup de choses se sont passées – certaines d’entre elles sont abasourdissantes. À titre d’exemple, il y a eu un véritable retour en arrière avec la sortie de toutes ces campagnes alarmistes au début des années 2000 qui m’a totalement déboussolé. On y voyait des gens baiser dans des cercueils, des pierres tombales dont le marbre présentait des femmes qui s’injectaient des drogues ou des hommes qui baisaient – des trucs vraiment bizarres. Comme tu sais, il y avait également une marche annuelle contre le sida. Il y avait beaucoup de choses régulières du genre.

C’est intéressant. Dans le cours que j’enseigne sur le VIH/sida, les étudiants doivent compléter un stage auprès d’un organisme communautaire. Nous nous chargeons de leurs placements et nous leurs offrons un soutien – ils doivent ensuite faire un compte-rendu et je trouve que le contexte actuel très différent. Je ne suis pas impliquée d’assez près afin de comprendre l’ensemble de la situation, mais tout semble très différent et j’ai l’impression que Montréal compte de moins en moins d’organismes dédiés au VIH/sida. On dirait que cet enjeu est intégré aux programmes existants axées sur la jeunesse, la santé ou encore des populations spécifiques telles que les Premières nations. Il n’y a plus vraiment d’organismes de lutte contre le sida comme tels. Il est difficile de savoir ce que cela implique. Il est dur de déterminer s’il s’agit spécifiquement de coupures – que ce soit le gouvernement Harper, le fait qu’il n’y a plus de financement pour

certains groupes ou encore que certains d'entre eux se regroupent sous la même ombrelle... Il s'agit peut-être aussi d'une sorte de décision interne prise par les communautés concernées de s'intégrer aux ressources existantes et de rejoindre plus de gens ainsi plutôt que de s'isoler. Je ne sais jamais comment ces choses se déroulent – j'ignore également pourquoi elles ont lieu. Je vois les deux côté de la médaille.

GK : De nos jours, l'« intégration » est un principe fondamental au niveau du financement.

KH : Exactement.

GK : Au tout début, il y a eu l'intégration de l'hépatite C. Il y a aussi ces groupes tels que Jer's Vision [maintenant le Centre canadien pour la diversité des genres et de la sexualité (CCDGS)] qui reçoivent effectivement un financement pour les efforts entourant les maladies transmissibles par le sang, une catégorie d'efforts plutôt vaste. J'ai donc l'impression que ces décisions sont prises au sommet. Et pour ce qui est de l'intégration?

KH : C'est cette question récurrente en lien aux hommes gais. D'un côté, on dirait que ces choses nous affectent particulièrement. Nous devons parler. Nous devons avoir une voix. Nous devons nous faire entendre. D'un autre côté, nous ne voulons pas être constamment associés au VIH. En tenant compte de ces faits, comment pouvons-nous parvenir à adresser... La conversation est la même depuis le début, pas vrai? Je me souviens que dans les années 1980 – et même dans les années 1990 – tous ces hommes gais qui travaillaient dans ces organisations disaient : « Bien, nous voulons évidemment inclure les femmes et traiter des enjeux qu'elles vivent, mais nous savons pas vraiment à quoi ces derniers ressemblent. » Je me disais : « O.K., tu pourrais répéter cela pendant cinq mois. Cela te donnerais le temps de te renseigner sur ces enjeux et cela ne serait plus un problème. » Enfin, je suis en mesure de parler d'activités sexuelles comprenant des pénis pendant des heures sans pour autant prendre part à ces pratiques. Cependant, je suis capable d'en parler et de te donner une panoplie de renseignements sur ce sujet. Je suis en mesure de faire ces choses parce que je me suis renseignée. Ce n'est pas si difficile, pas vrai? Mais ouais, il s'agit d'une problématique constante – il y a aussi ces enjeux liés à la criminalisation, mais il s'agit d'un problème totalement séparé qui doit être adressé différemment.

GK : Nous avons œuvré avec AIDS ACTION NOW! afin de financer un projet de recherche visant à récupérer des documents historiques potentiellement utiles, mais nous avons également organisé un forum portant sur la criminalisation et les mesures de santé publique avec eux – nous espérons poursuivre cette collaboration.

Dans le cadre de notre projet, nous voulons aussi souligner la mémoire des gens décédés – il s'agit souvent de militants décédés des suites du VIH, mais il peut également s'agir de personnes impliquées à cette époque qui ne sont plus en vie. Nous ne voulons pas que l'historique de l'activisme sida se limite aux personnes toujours en vie – nous tenons aussi à inclure le vécu des personnes décédées. Y a-t-il des noms qui te viennent en tête?

KH : Bien, j'ai mentionné Douglas Buckley-Couvrette. Il était très impliqué. Il y avait aussi Kalpesh Oza qui était très présent. Jamie... C'est affreux quand tu n'arrives pas à te rappeler le nom des gens. Glen Betteridge. Son conjoint Jaimie – mort depuis des années – était très impliqué. Qui

d'autre? C'est drôle, tu sais – je regarde parfois des vieux enregistrements car nous avons tous des caméras. Nous étions toujours en train de filmer ce qui se passait. Je regarde des vidéos qui datent de cette époque et c'est tellement étrange. J'ai l'impression de voir une vague de gens qui ne sont plus là. On ne peut pas toujours affirmer avec certitude qu'ils ont déménagé. Je crois que c'est très spécifique à Montréal – les gens ont tendance à s'en aller et à revenir s'y établir de façon constante. Tu t'ennuies d'eux quand même, mais leur sort demeure flou. C'est comme s'ils avaient commencé à disparaître peu à peu au fil du temps.

GK : Quelques-uns de nos entretiens parlent de Kalpesh car il est allé s'installer à Toronto et a rejoint AIDS ACTION NOW! Nous avons donc des réflexions intéressantes à son sujet. Gardes-tu des souvenirs spécifiques de Kalpesh?

KH : Il était très gentil. Il me faisait sourire à chaque fois que je le voyais.

GK : Il s'agit vraiment d'un beau souvenir.

KH : Ouais.

GK : Si tu veux dire quelque chose que tu n'as pas eu la chance de partager, voilà ta chance.

KH : Bien, je me rappelle également que... À un certain moment, ACT UP Montréal – je n'arrive pas à me rappeler, mais je crois qu'il s'agissait de la journée mondiale de la lutte contre le sida de 1990 – a organisé une marche axée sur les femmes et le VIH. En tête de file, il y avait un nombre de personnes masquées correspondant aux nombres de femmes décédées des suites du sida pendant l'année – je crois qu'il y en avait 71 en tout. Je me souviens d'y avoir pris part.

GK : Pour finir, je sais que tu as déjà nommé plusieurs individus que nous devrions rencontrer, mais as-tu d'autres noms en tête?

[discussion portant sur des suggestions d'individus à rencontrer]

GK : Merci beaucoup.

[FIN DE LA TRANSCRIPTION]